

PRÉFACE

Déjà tout enfant, il rêvait de partir en mer, mais le voulait-il vraiment ou préférerait-il que cela restât un rêve ? Voulait-il seulement sortir de l'enfance, ce petit Jean Diharsce, déjà jaloux de ses rêves intacts ?

Ils n'étaient pas bien riches, ses parents, écrit-il pudiquement. Sa mère achetait pour le dimanche des abats de poulet, qu'elle cuisinait. Je vois comme si j'avais été présent, ce gamin courir jusqu'au bout de l'impasse sombre et humide où ils vivaient et crier : « C'est dimanche. On mange du poulet. » Et ces écorces d'orange que l'on faisait sécher sur le poêle !

Cet enfant, d'abord unique, s'était plu dans la solitude, résolu à « se rester fidèle », d'aimer.

Puis la vie « active » dont Jean Diharsce ne dit rien, cette vie pourtant consacrée aux autres – je respecte sa pudeur. Cette vie où l'on pense perdre un peu de son enfance.

Et puis le choc. La maladie – grave. On « l'ouvre en deux ». Non, elle n'était pas perdue, l'enfance ! Jean Diharsce la restitue intacte. Des perles jaillies de la grenade écrasée !

D'où ce livre qui nous dit, sans le dire tout à fait, ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il restera jusqu'à la fin, avec un amour universel encore accru par la souffrance.

Le style ? Des mots simples, limpides et forts, comme les vagues qui viennent se fracasser sur les brisants. Ce n'est pas le rythme régulier d'un ruisseau mais celui de la mer, toujours présente, immuable et changeant.

Qui a souffert, qui a pu craindre de perdre son enfance, adorera ce recueil, ce long poème.

Merci Jean ! Mon petit frère !

ROBERT NOTENBOOM
13 septembre 2020